



ANNE CATHERINE SIMON
PROFESSEUR DE LINGUISTIQUE À L'UCLouvain

Longtemps, l'orthographe a fonctionné avec une relative souplesse, évoluant pour s'adapter à la prononciation. Pourquoi s'est-elle figée au détriment d'un fonctionnement rationnel ?

{Orthographe} : pourquoi faire simple quand on peut faire compliqué ?

“

Plus de 5.000 mots français ont deux graphies référencées dans les dictionnaires (*clé, clef*) : il n'y a pas une seule manière correcte d'écrire un mot. De nombreux mots ont la même origine historique, sans que cela transparaisse dans leur graphie (le mot *colère* vient du grec, comme *choléra*) : l'orthographe n'est pas la garante de l'histoire de la langue. Ces idées reçues nous empêchent de considérer l'orthographe pour ce qu'elle devrait être : une technique pour mettre notre langue par écrit de manière rationnelle.

L'orthographe est-elle rationnelle ? Pourquoi, jusqu'en 1990, écrivait-on *bonhomme*, mais *bonhomie* (aujourd'hui *bonhomie*) ; *charrue* ou *charrette*, mais *chariot* (aujourd'hui *charriot*) ? Pourquoi écrivait-on *événement* alors qu'on prononce *évènement* ? Les conventions orthographiques sont le fruit de décisions humaines, enregistrées ensuite dans les dictionnaires. Comme toutes les histoires, celle de l'orthographe connaît son lot d'erreurs. Le deuxième *é* de *événement* vient de ce que l'imprimeur n'avait plus de caractère *è* disponible dans sa casse. Le *ph* qui un temps affubla le mot *nénuphar* vient d'une erreur : les académiciens pensaient que le mot provenait du grec, alors que *nénufar* provient de l'arabe. La graphie fut rétablie dès l'édition suivante de leur dictionnaire...

Ces incohérences masquent un problème plus profond : la langue évolue, sa prononciation se modifie et l'orthographe doit s'adapter à cette évolution. Les auteurs l'ont fait naturellement.

Pourquoi refuser une orthographe plus rationnelle, plus simple sans être simpliste ? Par habitude, par peur du changement, par ignorance ?

Voltaire supprime les lettres doubles qui ne se prononcent plus (il écrit *il pardonnait*) et il dédaigne l'étymologie au profit de la lisibilité (il écrit *philosofie*). Ce faisant, il va à l'encontre de l'Académie, qui réintroduit à tout va des lettres étymologiques qui ne se prononcent plus : *temps* (au lieu de *tens*), *corps* (au lieu de *cors*), ou même *poïds* (au lieu de *pois*) alors que l'étymon latin est *pensum* (et non pas *pondus*).

Ô temps ! suspens ton vol... Vraiment ?

Jusqu'au 16^e siècle, l'orthographe est assez libre. À la pratique des imprimeurs, tenants d'une orthographe conservatrice et latinisante, s'oppose celle des auteurs, défendant une orthographe pratique et proche de la prononciation. Au 17^e siècle, l'Académie se met du côté des conservateurs en préférant « l'ancienne orthographe, qui distingue les gens de Lettres d'avec les Ignorants et les simples femmes ». C'est dit ! Cette posture freine l'alphabétisation de la population. Le 18^e siècle autorise encore une orthographe assez libre, qu'applique le *philosofe* Voltaire. Mais l'orthographe se fige avec

l'instruction obligatoire, dès 1881 en France et 1914 en Belgique.

L'école souhaite une norme unique à transmettre et à évaluer. La 6^e édition du dictionnaire de l'Académie (1835) devient son instrument de référence. L'orthographe se voit sacralisée et les exceptions deviennent les pierres angulaires de règles incohérentes. Vous avez appris la comptine « Viens mon chou, mon bijou, sur mes genoux, prends ton joujou et jette des cailloux à ce vilain hibou plein de poux ». Ces mots forment un pluriel irrégulier en *-x*, alors qu'il devrait être régulier : *chous, bijoux, genous...* tout comme *trous, filous, voyous*.

Sept règles pour nous simplifier l'orthographe

Chaussons nos bottes de sept lieux pour enjamber d'une foulée les réformes tentées sans succès pendant tout le 19^e siècle. En dix-neuf-cent-nante (que pensez-vous de cette graphie, plus simple que *dix-neuf-cent-nante*, non ?), sont publiées au Journal officiel des rectifications orthographiques avalisées par l'Académie française elle-même. Il était temps !

Quelles sont ces sept rectifications qui font souffler un esprit de raison sur l'orthographe ?

Accents. L'accent circonflexe sur *i* et sur *u*, sans contrepartie dans la prononciation et à l'origine historique capricieuse, est supprimé (*il parait, aout*). Le tréma se place sur la lettre prononcée (*aigüe, gageüre* prononcé <ga-jur>). On écrit *è* devant une syllabe contenant un *e* muet (*règlementaire, évènement*).

Soudure et trait d'union. On privi-

légie la soudure au trait d'union (*entretiens, piquenique, plateforme*) et les numéraux composés sont systématiquement reliés par un trait d'union (*un-million-cent, mille-neuf-cent-soixante-trois*).

Pluriel. Les noms composés avec trait d'union ou les mots d'origine étrangère forment leur pluriel régulièrement, avec un *-s* final (*les après-midis, les abat-jours, les agendas, les matchs*).

Consonnes doubles. Les consonnes doubles sont partiellement simplifiées (*il achètera*).

Participe passé. Le participe passé *laissé* suivi d'un infinitif reste invariable (*elle s'est laissé emporter*).

Anomalies. Des incohérences sont régularisées (*relai* comme *balai*).

Recommandations générales. On privilégie la graphie la plus simple lorsqu'on crée ou emprunte un mot (*musli, un apriori, réunionite*).

Ces rectifications doivent être enseignées en Belgique depuis 2008. Les anciennes graphies restent correctes, mais doivent progressivement être remplacées par les nouvelles. Dans les faits, la situation est fluctuante : les élèves appliquent l'orthographe rectifiée dans un tiers des mots de dictée et les rectifications touchent 15 % des formes concernées dans votre journal *Le Soir* (étude publiée en 2020).

Pourquoi refuser une orthographe plus rationnelle, plus simple sans être simpliste ? Par habitude, par peur du changement, par ignorance ? Comme pour le climat, soyons solidaires des générations futures et épaulons l'école pour rendre la langue plus conviviale et l'orthographe plus respectable.



ALAIN BERENBOOM
ÉCRIVAIN

Ah ! Si j'avais un franc cinquante...

Imaginez, cher lecteur, que vous ayez 43 milliards de dollars dans votre petit cochon, un tas de pièces accumulées au fil des ans, dont vous ne savez que faire. Le cochon déborde. Or, vos revenus et votre patrimoine vous assurent la satisfaction de tous vos besoins, y compris vos caprices et l'ardoise de vos cambuses favorites.

Alors, comment vous débarrasser de tout ce pognon ? Vous pourriez évidemment acheter des tas de billets de loterie. Mais à quoi bon ? Avec votre chance insolente, vous risquez de gagner encore au prochain tirage, ce qui ajoutera à vos soucis.

Distribuer votre fortune aux pauvres, comme on disait jadis ? Aux associations de sans-abri, aux ONG qui s'oc-

cupent des migrants, des affamés ou autres laissés pour compte ? Mais non ! Seul un homme qui n'a jamais eu un sou à dépenser peut imaginer un scénario aussi gnangnan. Même Frank Capra, qui ne lésinait pas sur les bons sentiments dégoûlant de l'écran, nous raconte dans *L'extravagant Mr Deeds* que son héros, dès qu'il se met à distribuer l'héritage inattendu qu'il a reçu, est mûr pour se faire enfermer. Quand on a autant de fric que l'Oncle Picsou, qui déborde des armoires et des tiroirs, on ne le distribue pas. D'abord, ça crée un mauvais exemple. Mais surtout, ça ne vous rapporte rien, à part quelques centaines de lettres de remerciements écrites dans des langues indéchiffrables et dont on ne peut rien faire sinon les fourrer au

fond d'un sac jaune (des frais supplémentaires vraiment inutiles).

Un nouveau joujou

Elon Musk a trouvé un autre hochet. En échange d'un chèque de 43 milliards, il s'est offert Twitter. L'envie de fournir aux gens un lieu pour s'exprimer, laisser les opinions ou les fantaisies se déployer ? Les messages étant limités à 280 caractères, on ne va pas très loin dans la nuance, la réflexion, le développement de la pensée sur Twitter. C'est trop court, même si on est un écrivain de nouvelles, pour installer une intrigue, camper des personnages.

S'il voulait devenir éditeur, Musk aurait mieux fait de racheter une vraie maison, Penguin ou HarperCollins, qui peuvent publier des livres de centaines

ou même de milliers de pages. Mais le chiffre d'affaires de Penguin, le principal éditeur américain, n'est que de 1,5 milliard de dollars. Beaucoup, beaucoup trop bon marché pour Musk. Ce qui au passage permet d'observer que plus un éditeur limite le nombre de mots de ses auteurs, plus il cartonne.

Evidemment, à la tête de son nouveau joujou, Musk va pouvoir publier des auteurs dont personne d'autre ne veut, Donald Trump, les évangélisto-conspirationnistes-délirants et autres paranos dangereux du monde entier.

Ce qui au passage donne une idée un peu inquiétante de ce que recherchent aujourd'hui lecteurs et électeurs...

PS. Pour le titre, merci à Boris Vian !